

L'INDIENNE

C'est, en Mme Juliette Adam, femme éminente par le cœur et par l'esprit, à l'auteur de tant de romans...



Mme JULIETTE ADAM

Paysanne, de Grecque, de Païenne, un accent chaleureux et communicatif avec des préoccupations...

A mon premier voyage en Portugal, j'avais admiré Mont Estoril, et je m'étais promis d'y venir...

Mont Estoril a de belles villas entourées de grands jardins fleuris...

La station de Mont Estoril est à une heure à peine de Lisbonne, tout près de Cascaës, la grande ville de saison de bains de mer...

Je venais d'Espagne dans les premiers jours de février, non pour me reposer à Mont Estoril, mais pour me rapprocher d'une grande martyre et prendre ma part...

Je croyais m'entendre parler aux petites tables de l'hôtel où j'étais descendue que de la mort du roi Carlos, du prince Louis-Philippe, l'écoulaire, je le confesse, avide de détails, mais je ne percevais qu'un mot répété en allemand, en anglais, en espagnol, en portugais: l'Indienne!

Le jardinier de la villa racontait que l'Indienne ne sortait qu'au lever et au coucher du soleil et que tout le jour elle restait étendue dans la véranda qui s'ouvre sur la mer.

Un peintre, à une table voisine de la mienne, ne parle de l'Indienne qu'en l'appelant "la petite statuette de bronze".

— Comment! la comtesse ne l'emmenait-elle pas à Lisbonne pour la distraire, demandaient les jeunes filles, si elle est si triste?

— Lisbonne est plus triste que Mont Estoril, répondait les mères, puisque c'est pour vous faire échapper à son deuil, à ses tristesses que nous vous amenons ici. Pour que la comtesse lui livre sa belle villa dont elle est si jalouse, il faut que la petite idole soit de grande famille.

— Elle a de la race, ajoutait un seigneur espagnol, car elle pose son écharpe de gaze avec élégance de nos dames pour leur mantille.

Et tous les jours, à tous les repas, la conversation reprenait sur l'Indienne. Elle était Paris, adoratrice du soleil. On l'avait vue sur la plage, au coucher du soleil comme nyctotisée par l'astre ruisselant.

légers bracelets glissaient sur ses poignets dans chacun de ses mouvements. Ses grands yeux semblaient envahir sa figure, comme le soleil envahissait le ciel.

Elle avait passé le bras dans son grand voile en le tournant légèrement, elle traînait une jupe aux larges plis d'une étoffe très souple, sous laquelle glissaient gracieusement ses petits pieds.

— "Mithra", lui dis-je en lui montrant le soleil couchant. La gracieuse fille du soleil, son adoratrice, répéta:

— Mithra, le divin! avec un joli accent un peu traînant. — Il est splendide dans sa pourpre royale, ajoutai-je.

— Ce n'est pas de la pourpre, c'est de la colère. Permettez-moi de le prier, car nulle plus que moi n'a besoin de le fléchir.

Je m'écartai un peu et je le vis prier avec ferveur. Les reflets du couchant glissaient sur la mer comme pour venir à notre rencontre. L'Indienne se recula si vivement qu'elle se trouva dans mes bras. Elle avait les yeux rougis de larmes.

— Prier ne vous console pas, dis-je. — Je ne veux pas être consolée, répondit-elle, jusqu'à ce que Mithra m'ait accordé ce que je lui demande.

— Est-ce donc si difficile? — Tout est possible à Mithra qui fonde la glace des cœurs, mais il ne veut pas exaucer ma prière et se voir encore, il m'a repoussée avec colère.

— Je n'ai pas le droit de vous interroger, mon enfant, mais je puis vous assurer, sans savoir de quoi vous souffrez, que je fais des vœux ardents et maternels pour que votre souffrance cesse.

L'Indienne me prit la main et m'emmena vers le jardin de la villa qu'elle habitait.

— La comtesse, ma noble amie, l'amie de mon père qui m'a confiée à elle car je n'ai plus de mère, m'a parlé de vous, qui êtes l'amie de notre pays, de notre reine, et j'aurais été à vous si j'avais un autre désir que celui de n'être qu'à mon chagrin: Je sais que longtemps aussi vous avez adoré notre Mithra, votre Apollon, le soleil, celui qu'on croit être, hélas, le guérisseur et qui refuse de me guérir.

— Vous avez un chagrin d'âme, pauvre petite? — Oui, et j'en mourrai.

— Voulez-vous, mon enfant, verser votre souffrance en mon cœur? Qui sait si je n'y trouverais pas une consolation?

Elle avait gardé ma main et me dirigeait vers la véranda. Nous nous assimes toutes deux, et les mains croisées sur ses genoux, ses yeux, où de grosses larmes s'amaïssaient, fixés sur les miens, elle commença:

— J'ai aimé depuis mon enfance l'un de mes jeunes frères en religion, un Paris. Notre fortune était égale à celle de sa famille. Son père et sa mère m'appelaient depuis longtemps leur fille. Ma sœur aînée avait épousé l'un de ses frères, et elle était heureuse autant qu'il est possible de l'être. Nous n'avions, mon fiancé et moi, dans le cœur, que notre amour, et dans l'âme, que la recherche de l'accomplissement du bien.

Un soir que nos deux familles étaient réunies et que je goûtais la joie parfaite, mon fiancé me prit la main et me dit:

— Je ne crois pas à la durée de notre bonheur, il a été trop facile et il est trop grand. Mithra veut à la vie des épreuves pour mériter ses joies. Je vais partir, voyager, voir d'autres pays moins beaux que le nôtre sûrement, mais dans lesquels je mettrai à l'épreuve ma sagesse et ma fidélité dans l'absence. J'aurai ainsi la certitude que je n'obéis pas, en t'épousant, au désir des nôtres, mais à mon seul désir.

Je n'essayai pas de résister à ce projet qui me brisait le cœur. Je savais que nous avions été libres de nous choisir, mais je comprenais que celui que j'aimais pouvait croire que les vœux de nos parents avaient pesé sur nous.

Mon courage dura peu. Je compris la gravité de cet engagement et, seule, je me livrai à mon désespoir. Je pleurai, je suppliai mon père d'empêcher ce départ. Il s'y refusa. Certes, il m'aimait plus que lui-même et je ne pouvais douter de sa propre inquiétude. Il me conseilla cependant de feindre d'approuver les mêmes soucis d'un choix libre, comme mon fiancé, la même inquiétude de subir le choix des miens.

Il est parti! Ma nourrice, son mari, son fils m'ont amenée à notre amie. Durant trois mois, mon fiancé et moi, nous restâmes sans nouvelles l'un de l'autre. Tous deux nous écrivions à mon père pour que nos impressions et nos sentiments nous soient communiqués à la fin de l'épreuve. Jus que-là, nous ne saurons rien l'un de l'autre. Durant près de cent jours, j'ai à souffrir ce que j'ai souffert depuis à peine un mois. Je sens que je ne les vivrai pas. Une telle épreuve est au-dessus de mes forces. Je mourrai, j'en suis certaine, si Mithra me laisse

douter plus longtemps de l'amour de mon bien-aimé. Des larmes, des sanglots, un désespoir douloureux et inquiet succédèrent à la confiance de la petite Indienne. L'essai de la consoler. Je lui pris la main et feignis d'y lire:

— Le bonheur, le bonheur certain, lui dis-je, est écrit là, dans ces lignes qui ne peuvent tromper.

Elle poussa un cri de joie tel que sa nourrice accourut. Elle lui répéta mes paroles et la pauvre femme, qui était entrée effrayée s'agenouilla en baisant ma robe.

Plusieurs jours se passèrent, presque joyeux pour la mignonne "statuette de bronze". J'allais la voir une ou deux heures chaque après-midi au moment du coucher du soleil: mais bientôt la tristesse, le doute la reprirent et les larmes recommencèrent. Je vis la comtesse de L... et lui exprimai mes craintes. Elle les partagea: "Jamais, me dit-elle, cette enfant n'attendra deux mois la fin de cette épreuve. Je l'ai écrit à son père. Sa vie, pour moi, est en danger."

Mais un soir la comtesse accourut joyeuse, agitant de loin une lettre. Le bien-aimé lui écrivit à elle, lui demandant des nouvelles de la bien-aimée. Le chagrin de l'absence domine ses résolutions.

Sa fiancée va-t-elle permettre qu'il vienne à Mont Estoril pour la ramener aux Indes et ne plus la quitter?

— Que Mithra soit béni! s'écria l'Indienne les mains levées vers le soleil, il a eu pitié de mon mal il est le guérisseur!

JULIETTE ADAM

UNE NUIT DE PAQUES A CONSTANTINOPLE

A l'église de l'Assomption de la Vierge, près de la grande rue de Péra, d'ailleurs l'une des plus importantes du rite grec et où officiaient Mgr Agathangelos, un des douze du Saint Synode.

Les portes sont ouvertes au coup de minuit: le public énorme qui avait assiégé les boutiques des marchands de cigares s'y précipite comme un torrent; heureusement qu'on nous conduit, par la sacristie, à des places réservées, à gauche de l'iconostase.

Le temple, assez vaste mais insignifiant au point de vue architectural, est absolument bondé de fidèles qui se pressent dans la nef centrale, dans les bas-côtés et dans les tribunes. En l'obscurité clarté qui tombe des lampes d'argent suspendues devant le sanctuaire, un double chœur d'enfants, soutenu par des voix de basse très profondes, développe une interminable mélodie qui n'aboutit pas musicalement, évoluant de la seconde à la septième diminuée, sans retomber jamais sur la tonique; un plain-chant archaïque qui, à certains égards, en tant que trame continue, se rapproche de la formule de M. Claude Debussy dans "Pelléas et Mélisande", moins un contour mélodique qu'une diction rythmée sans autre mélange d'harmonie que, parfois, une pédale inférieure en rapport de dominante.

Et cette arabesque sans fin se déroule, tandis qu'une rumeur, sourde comme le bruit d'une mer agitée, monte de la foule ébranlée par l'attente et fatiguée par l'immobilité.

Mgr. Elias, raide comme une idole sous le haut bonnet de feutre voilé de crêpe, robuste encore et très décoratif, préside du haut du siège épiscopal. Et pendant une heure, l'alternance du double chœur suit son cours, le texte énumérant les promesses messianiques, rapprochant les prophéties de chacune des phases de la Passion, rendant actuel le plus grand événement de l'histoire du monde, le miracle des miracles qui va s'accomplir, la suprême victoire sur la Mort, l'autorésurrection.

Derrière l'iconostase qui dérobe le Saint des Saints aux regards des fidèles l'autel figure un sépulcre: l'auguste victime y git encore. Et dans tout l'unité, on est, comme moi, à cette heure de désir ardent, dont chaque seconde coule trop lente, au gré d'une foule pieuse, dans l'attente du triomphe du Christ. Comme ici, la cire fond dans des millions de mains fiévreuses, serrent la cierge, humble ou lourd, qui flamboiera tout à l'heure en l'honneur de Celui qui a dit: "Je suis la lumière du monde".

Je porte, moi, un des plus beaux. Eh bien, je l'échangerais, mon grand cierge de Pâques, peut-être les abeilles de l'Hyèmette, filles de celles qui voltigeaient autour des lèvres de Platon, ont fourni la matière, oui, je l'échangerais volontiers contre cet autre dont mes yeux ne peuvent se détacher et qui tremble dans la

main d'une vieille femme à demi affaissée contre une balustrade, derrière moi. Ce qu'elle tient précieusement dans un mouchoir est quelque chose d'informe, de petits débris de cire pétris par elle autour d'une grossière mèche de coton... Pauvre aïeule, je m'humilie devant ta foi! Tout à l'heure, ta flamme pâle et vacillante sera peut-être plus agréable au Seigneur que la claire lumière des énormes cierges plantés devant l'iconostase. Tu n'auras pas besoin de l'élever à bout de bras, de la disputer aux rousmou de la foule; Celui qui voit tout la distinguera, cette humble lueur, au milieu de la fulguration de ses soleils et de ses étoiles: Sirius et Aldébaran s'éclipseront devant elle, et la Voie lactée sera éteinte qu'elle durera pour les siècles des siècles.

Mais l'église est encore noyée dans la pénombre: le tombeau est encore fermé sur sa proie. Que pense, auprès de moi, l'homme qui m'a donné son nom et qui tient un cierge pareil au mien? Qu'y a-t-il sous son air fermé, impénétrable? J'interroge du regard mon mari: il me répond ce simple mot: "Sainte-Sophie".

Qui, j'ai compris. A cette heure, Sainte-Sophie est close. L'ombre et le silence régissent dans le temple de Justinien, pour l'ornement duquel furent dévastées Ephèse, Héliopolis et Délos, où travaillèrent pendant seize ans dix mille ouvriers, que mille artistes décorèrent de ces mosaïques d'or cachées aujourd'hui sous le badigeon turc qui laisse palpiter, aux pendentifs de la coupole, les ailes de quatre grands chérubins, dans ce temple, le plus saint et le plus noble de la chrétienté, dont le fondateur sut s'écrier: "Je t'ai vaincu, ô Salomon!"

L'ombre et le silence!... Là-bas pourtant, sur la première colline, près de la pointe du Sérail, dans cette basilique insigne convertie en mosquée, "neuf cent quatre fois", de l'an 548 à l'an 1453, du jour glorieux de la dédicace au fatal 29 mai, "neuf cent quatre fois" cette immuable et lente mélodie que j'entends comme en rêve se déroula devant un Justinien et une Théodora, devant un Constantin IV, un Léon l'Isaurien, un Constantin Comnène, un Alexis Comnène, un Isaac l'Ange, un Alexis Douca, devant des Paléologues et des Cantacuzènes, devant l'infortuné et héroïque Constantin Dracosses...

Une énorme agitation: des lumières qui courent — tel un incendie propagé par le vent — de l'abside au narthex; une clameur confuse faite de ce cri mille fois répété: "Christos anesti!" Assourdie et apurée par les pétards et les coups de pistolet qui retentissent même dans le temple et à plus forte raison dans l'enceinte extérieure, j'allume machinalement mon cierge à celui de mon mari, qui a reçu le feu de la main de Mgr Agathangelos.

Splendide sous l'or et les émaux, coiffé maintenant d'une tiare étincelante de pierreries, l'évêque officiant, entouré de son clergé, présentant son triple cierge, se tient debout devant la porte centrale de l'iconostase, où il était rentré sans que je m'en aperçusse, pendant ma méditation...

Le sépulcre est vide; le miracle est accompli. Et cette foule manifeste la joie passionnée, le ferveur délirante des disciples d'Emmaüs; quand ils reconnurent vivant, rompant le pain avec eux, le Maître qui avait exhalé son dernier soupir sur la croix. La foi transfigure le visage de la pauvre vieille femme au cierge chétif qui donne une petite lumière de vert luisant. Pour tous ces Grecs orthodoxes, la Résurrection est un fait actuel, évident et tangible, et non une fête commémorative basée sur le témoignage de quelques pêcheurs de Galilée; dans chaque for intérieur régit la certitude.

Sainte-Sophie... L'ombre et le silence!... Qui sait si, là-bas, à cette heure, il ne se passe quelque chose que l'œil de l'homme ne saurait voir, que l'oreille de l'homme ne saurait ouïr? Qui sait si le matériel du culte musulman n'a pas disparu? si, devant l'autel d'or et d'argent restitué, devant l'iconostase rétabli, des fidèles fantômes, avec un empereur et une "Augusta" fantômes, ne se précipitent pas, ne s'étouffent pas pour allumer leur cierge irréel à la cire sacrée que leur présente un patriarche fantôme, annonciateur de la bonne nouvelle? Qui sait si, au milieu d'un ruissellement de lumières, un cri de triomphe, un invincible "Christos anesti!" ne monte pas avec l'encens vers la coupole, pour une heure débarrassée du badigeon turc, vers la coupole énorme où un Christ gigantesque, entouré de sa cour céleste, semble planer à égale distance du ciel et de la terre, comme emporté par l'élan de la Résurrection?

Oh! je le sais bien, je puis retourner demain à Sainte-Sophie: tout sera en place, "le mirhab, le member, la maksoura, les mastabas", les versets du Coran calligraphiés sur les immenses dis-

ques verts, les tapis de prière orientés vers la Mecque; j'y entendrai, comme hier, la profession de foi musulmane: "La ilah il Allah, vé Mohamed ré-soul Allah". N'importe, ce soir si mon corps se trouvait dans l'église de l'Assomption de la Vierge, à Péra, j'aurais assisté en esprit à un office de la Résurrection célébré à Sainte-Sophie.

Et, peut-être, c'est le cierge dérisoire et vénérable de la pauvre vieille Grecque, dont l'humble lueur a guidé mon âme vers la mosquée de Mahomet le Conquérant, redevenue la basilique chrétienne de Justinien le Grand.

LA CHATELAINE DE LA HUNAUDAYE

Vers la Renaissance, une blonde damoiselle de vingt ans, l'esprit meublé des "rondels" de Charles d'Orléans et Marguerite de Valois, semblait vivre heureuse avec ses sœurs, en un vieux château féodal dont les tours crénelées avaient subi force sièges au temps lointain de la Chevalerie.

Situé au fond de la campagne bretonne, vers le Finistère, il fut célèbre par la captivité de "Gilles de Bretagne".

Dans ces citadelles, la vie était plutôt solitaire. Les jeunes filles n'avaient pour toute distraction que de filer la laine au rouet, ou broder les interminables panneaux de tapisseries que nous admirons aujourd'hui. Voilà l'hiver... alors... et la belle saison venue, quand affluaient les gens d'or, de gars troubadours s'y arrêtaient, laissant des souvenirs dans les cœurs enflammés de leurs récits pour les longues soirées futures.

"Tiphaine", très poétique, s'ennuyait de toute son âme, rêvant d'une autre vie: de lointaines contrées, d'élégants chevaliers... Sa mère et ses sœurs, bien prosaïques, s'en amusant, l'appelaient "Princesse Nocturne".

Les broderies n'avançaient guère... La nuit, sur les remparts, elle regardait la campagne endormie, éclairée par la vaporeuse lueur du crépuscule, elle prenait la couleur d'une médaille vieille or.

Un soir donc, elle voyait en imagination de jolis écuyers. En bas, un petit père, à qui elle daignait parfois sourire, s'oublia jusqu'à lui parler d'amour.

Profondément étonnée, Tiphaine se reconnaissant enfin lui dit doucement: "Va, retourne près de Francine, qui déplore ta froideur, la pauvre! elle m'a confié son chagrin et je la sais l'attendre depuis de longs mois. Je l'ordonne de m'obéir, sinon mon père te chassera du château. Laisse-moi écouter en paix le chant mélancolique des rossignols."

La noble fille était trop respectueuse des devoirs attachés au nom pour s'abaisser ainsi. Son cœur appartenait à l'un de ses voisins: Alphonse de Penkroët. Follement éprise, bien qu'elle vit rarement, hélas, toujours guerroyant, ou à la cour: frivole et vaniteux, celui-ci pensait à une des belles damoiselles d'honneur de la reine. Haute et puissante Yvonne de Sablé, plus brillante que Tiphaine... parée seulement de sa fraîcheur. De son côté, Yvonne, fiancée à un jeune muscadin béarnais, page de François Ier, le préférait à notre Breton un peu terne.

Après ce mémorable incident du donjon, la vie de la gentille châtelaine reprit sa monotonie.

Elle commença à l'oublier, quoique à la Hunaudaye, au fond des bois, loin de Dinan, les moindres choses deviennent d'importants événements.

Par une journée d'automne, penchée depuis de longues heures sur son métier à broder, dans la grande salle triste, dont l'unique baie vitrée de couleur donnait sur la cour d'honneur, elle perçut un bruit coquet entre l'indendant et une voix connue.

C'était José qui prétendait avoir égaré une brebis et demandait la permission de la chercher dans le parc, mais Tiphaine, loin de se laisser prendre à ce stratagème, l'interpella sévèrement: Si l'un de tes agneaux disparaît tu perdras ton emploi.

D'un regard profondément triste et navré, le père leva les yeux jusqu'au balcon de pierre ajouré. Il se permit seulement de faire voir ses prunelles sombres enflammées d'une ardente lueur d'amour vers sa hautaine bien-aimée. Celle-ci ne tressaillit même pas. Alors, avec lenteur, le jeune gars, se retournant souvent, emmena son troupeau, dont une brebis s'était aventurée aux abords des douves pour lui obéir.

Tiphaine n'avait plus la distraction d'écouter les modulations plaintives des oiseaux, puis-

que les chevaliers rêvés se transformaient en bergers. Ceci arriva aussi dans la vie. Avant cette déclaration inattendue, elle se promenait sur les tours et vêtue de linon bleu pâle ou bleu de lune, elle synthétisait vraiment une apparition.

Tout en pleurant bien fort, ce songe trop tôt évanoui, le paysan revint à sa fiancée un peu délaissée. Celle-ci n'attribua jamais sa froideur à une passion si tôt d'elle.

Trois mois après, en l'église de Pédélic, fidèle à sa promesse, Mlle de la Hunaudaye, dans la chapelle seigneuriale, honora de sa présence le mariage de pauvres vassaux... et rêva encore en voyant cette joie pour toujours inconnue...

L'année suivante, José supplia les varlets du château fort de l'introduire chez la comtesse Tiphaine: humblement, il l'implora de vouloir bien être la marraine de leur premier-né, désirant le nommer, "Tiphaine", en reconnaissance de ses bontés; cette grâce, la châtelaine l'accorda gracieusement.

Elle songeait davantage à son propre bonheur, devant celui de ces simples, heureux par sa volonté...

Alphonse l'oubliait décidément près des belles princesses de la cour de France. Très liée avec sa sœur Eremburge de Penkroët, son unique confidente, elle en recevait les plus tristes nouvelles. Le jeune homme abandonnait le manoir ancestral, seules, y parvenant, de rares missives, où le nom de son amie d'enfance n'était jamais prononcé.

Pendant d'interminables années, Mlle de la Hunaudaye évoqua les fêtes brillantes, les tournois et le gentil page...

Rolande et Sylvaine, ses sœurs, moins éthérées, épousèrent de tranquilles seigneurs de peu d'éclat, faisant valoir leurs terres et chassant au faucon.

La vieillesse vint, sans sortir de cette vie claustrale et sévère. Elle ne connut jamais Saint-Brieuc, capitale du Comté, dont on parlait comme une ville des "Contes de Fées!"

En ces siècles lointains, nulle route carrossable, il fallait voyager plusieurs jours à cheval: difficilement s'y décidaient les gens de qualité (cependant nos grands-mères usaient de ce mode de locomotion) et puis l'on n'était pas riche à la Hunaudaye. Le seigneur employait l'argent disponible à guerroyer et à paraître à la cour, tandis que la comtesse et les damoiselles tenaient rang de simples châtelaines...

Leur vie loin d'être gaie... La tradition raconte qu'Elle revint errer en robe blanche flottante, sur les tours et au travers des salles démantelées et lugubres, où, sur le coup de minuit, résonnent des pas réguliers et monotones. Les anciens disent: "C'est la Dame de la Hunaudaye qui demande des messes", et l'on s'empresse d'accéder à son désir.

CUISINE

Soupe aux choux

Mettre dans 3 litres d'eau bouillante, 1 chou blanc, 1 panais, 2 carottes, des navets, quelques pommes de terre, un bouquet garni (poireaux, persil, céleri) sel et poivre. Laisser bouillir 2 heures 1/2. Oter le bouquet, écraser les légumes, couper du pain en tranches dans une soupière, y ajouter un morceau de beurre frais et verser dessus la soupe bouillante.

Artichauts à la Barigoule.

Les faire cuire à moitié dans de l'eau bouillante avec sel, poivre, oignons, bouquet garni, quelques morceaux de lard. Les retirer, les égoutter, ôter le cœur et le foie, les remplacer par une farce faite de lard cuit, de jambon cuit, petites feuilles tendres du cœur que l'on a enlevées, champignons blancs, mie de pain, échalotes cuites préalablement au beurre blanc, le tout haché finement.

Les ranger les uns à côté des autres, droits et serrés dans un plat qui puisse supporter un feu vif: les faire revenir avec du beurre, de l'huile et des débris de lard. Lorsqu'ils auront pris une belle couleur, verser dessus du jus de viande ou, à défaut de ce dernier, du bon bouillon et faire cuire au four. Quelques minutes suffisent pour achever la cuisson.

Compote de pommes

Peler les pommes, enlever le cœur, les mettre à cuire dans une casserole avec un petit morceau de beurre frais, du sucre, très peu d'eau et un peu de cannelle ou autre aromate. (La cassonade au lieu de sucre donne un goût agréable aux compotes.) Ecraser les pommes et, si l'on veut rendre la compote plus fine, la passer au tamis de crin. On peut encore couvrir une compote de pommes de quartiers de poires cuites à part avec un peu de vin rouge et d'eau, abondamment sucrés. Disposer ces quartiers sur la compote, arroser le tout avec le jus des poires.

Essais du croiseur cuirassé

"Ernest-Renan".

Le croiseur cuirassé "Ernest-Renan", construit par les Chantiers de Penhoët, à Saint-Nazaire, qui vient de terminer la série de ses essais officiels, est le dernier des cinq croiseurs prévus au programme de 1900. Il devait avoir primitivement les mêmes dimensions que les "Victor-Hugo", "Jules Michelet", "Victor-Hugo", "Jules Michelet". Des modifications heureuses introduites dans les plans primitifs, en vue de lui donner une vitesse plus grande, ont retardé sa construction et l'ont fait placer dans la série suivante des croiseurs cuirassés.

En fait, l'"Ernest-Renan" est le premier d'une division de croiseurs très rapides avec le "Waldeck-Rousseau" et l'"Edgar-Quinot", actuellement en achèvement. Son déplacement est de 13,600 tonnes environ avec une longueur de 157 mètres et une largeur de 27 m. 36. La protection du navire est assurée par une ceinture en acier cimenté de 52 mm d'épaisseur, avec deux points cuirassés et une tranche cellulaire.

L'artillerie comprend: 4 canons de 19 en deux tourelles axiales; à l'avant et à l'arrière: 12 canons de 16, dont 5 en tourelles amples laterales et 4 en réduits; 21 canons de 147 et 2 canons de 37.

Il a en outre deux tubes lance-torpilles sous-marins. L'équipage est de 674 hommes, y compris l'état-major.

Le croiseur cuirassé "Ernest-Renan" a été construit par la Société des Chantiers et Ateliers de Saint-Nazaire (Penhoët) après les plans de coque établis par la section technique de la marine.

Son appareil moteur et évaporatoire se compose de 3 machines à triple expansion à 4 cylindres d'une puissance de 36,000 chevaux, à la vitesse de 130 tours par minute; 42 chaudières Niclausse, ayant ensemble 249 mètres carrés de surface de grille et 8,790 mètres carrés de surface de chauffe.

Dans les essais de puissance maximum d'une durée de dix heures, on a réalisé 37,100 chevaux avec une vitesse de 24 nœuds 5, dépassant ainsi de 1 nœud 5 la vitesse donnée par les croiseurs de la série précédente.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que ces conditions d'essai n'ont été réalisées sur aucun croiseur du monde à machines alternatives. Les quatre croiseurs anglais du type "Drake", qui ont été considérés comme un succès exceptionnel, n'ont en effet donné que 24 nœuds avec 31,000 chevaux pendant huit heures.

La commission d'essais a d'ailleurs reconnu que, pendant toute la durée de ces essais, le fonctionnement de tous les appareils a été des plus satisfaisants.

On va procéder maintenant à la visite habituelle des appareils moteurs et évaporatoires, après quoi l'"Ernest-Renan" prendra sa place dans l'escadre active, dont il sera l'unité la plus rapide.

Un Coup de Tonnerre

Ces jours derniers, à 4 heures, un coup de tonnerre formidable éclata à Paris, suivi d'une violente pluie mêlée de grêle. D'un côté, les passants fuyaient, se réfugiant sous les portes, dans les cafés, dans le Métro!

A l'Opéra-Comique, on jouait "Werther". Sous le coup de tonnerre et le bruit fait par la grêle, une panique se produisit et déjà une partie du public se levait criant: "Au feu!" bien que M. Labat, commissaire de police, eût essayé de calmer les spectateurs. Tout à coup M. Ruhlmann fait attaquer par son orchestre la "Marseillaise". L'effet fut immédiat. Tout le monde se calma et la "Marseillaise" terminée, les applaudissements éclatèrent de toutes parts. La représentation continua sans incident. La présence d'esprit de M. Ruhlmann avait suffi à empêcher de dangereuses boucoulades.

A la Chambre, M. Thomson dut interrompre son discours et, comme on discutait sur l'état de la marine, plusieurs députés se mirent à crier: "La flotte! La flotte!" Il pleuvait en effet sur le Temple.

PENSEES.

Pour qu'un homme puisse affirmer qu'a doulour personnelle est la pire, il faudrait qu'il ait connu au préalable les douleurs des autres hommes.

On peut quelque chose contre la déloyauté, la lâcheté, l'infamie, l'hypocrisie, le mensonge, l'injustice, le vice, le crime... On ne peut rien contre la bêtise...

Aimer bien, n'est pas véritablement aimer... Aimer beaucoup, n'est pas encore aimer assez...

Il faut aimer passionnément pour aimer tout simplement. Aucun adjectif, aucun superlatif, rien ne saurait augmenter la valeur du mot "Aimer".

Et, dire à l'amante: "Je t'aime à la folie"; Je t'aime à en mourir"; n'égale pas la splendeur du simple: "Je t'aime!"